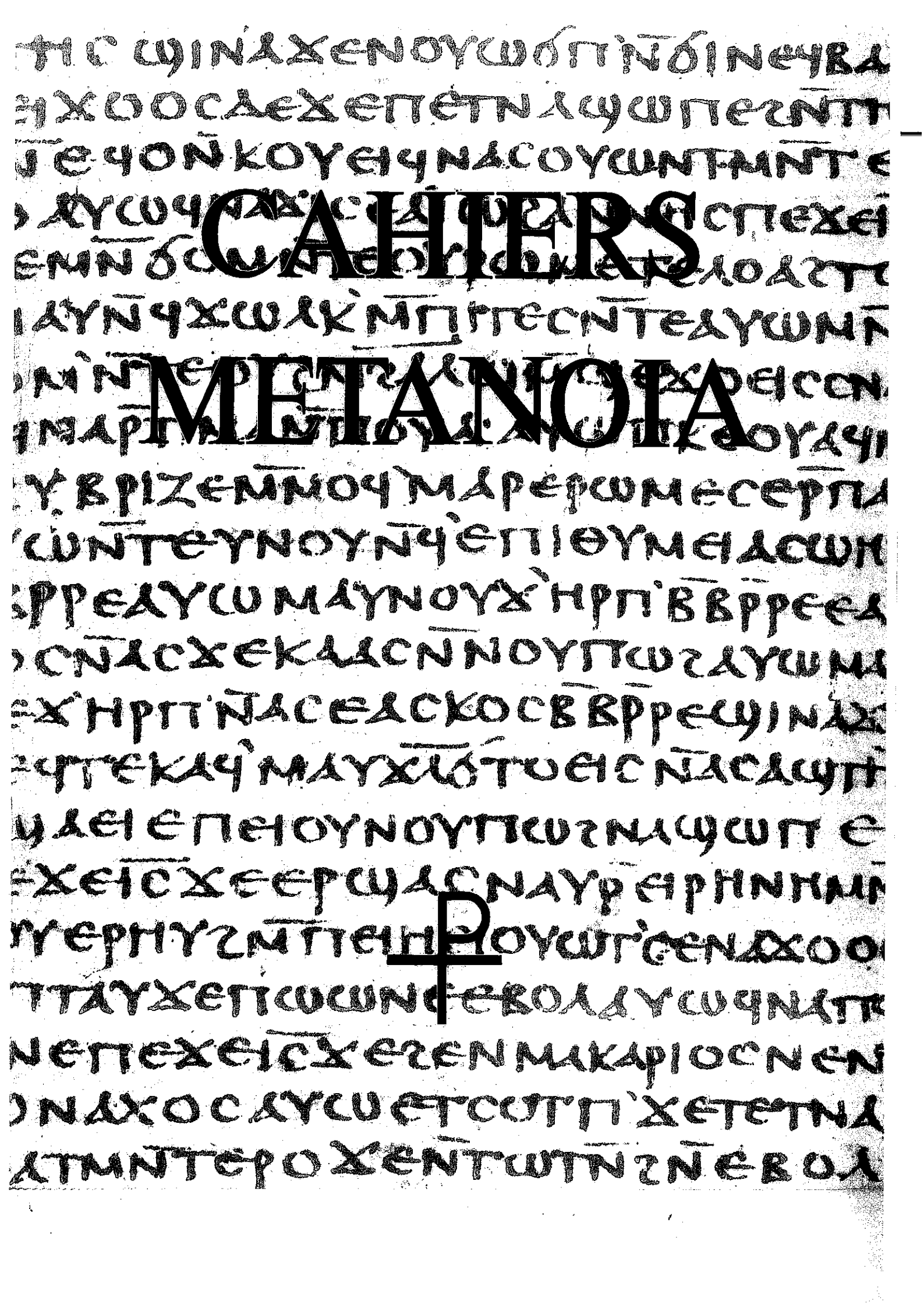

CAHIERS
METANOIA

19 CAHIERS METANOIA

1979
revue trimestrielle

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

QUITTER L'IVRESSE p. 3

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 28 p. 7

RENCONTRE MARSANNE 1979 p. 11

UN JÉSUS POUR NOTRE TEMPS
par Douglas HARDING p. 12

RECHERCHE p. 21

BIBLIOGRAPHIE p. 27

POÉSIE p. 31

NISARGADATTA p. 35

CAHIERS
METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 9/79

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 009/79

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975 ..... 120 F
- cahiers 1976 ..... 120 F
- cahiers 1977 ..... 120 F
- cahiers 1978 ..... 120 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

QUITTER L'IVRESSE

Ne parlez pas constamment du vide
Sans le pratiquer dans votre cœur.
Hui-Neng
6e patriarche

Les textes sacrés n'échappent pas à l'entropie : ils se dégradent et s'affaiblissent en cours de transmission, se vidant d'éléments importants et se chargeant d'éléments secondaires.

Les évangiles canoniques n'ont pas échappé à cette loi. Le décalage qu'ils offrent par rapport à l'Evangile selon Thomas resté à l'abri des outrages du temps est sensible : le Royaume intérieur et personnel y est devenu spatio-temporel et collectif. L'éveil, fruit de la recherche individuelle, s'est transformé en salut acquis par le sang rédempteur. Le dogme et la théologie ont proliféré au détriment de l'expérience...

D'autres enseignements subirent des vicissitudes comparables. Le Tch'an (chinois) avant de devenir le Zen (japonais) connut son apologie avec des maîtres comme Hui-Neng (638-713) et Lin-tsi (867). La doctrine et les rites en se codifiant altérèrent l'innocence primordiale. C'est également contre un ritualisme et un polythéisme védique dégradés que se développa, à partir du Ve siècle avant notre ère, le Bouddhisme dont on connaît l'expansion en Asie centrale et orientale. Néanmoins, avant de s'affaiblir, la religion védique eut un essor prodigieux sur d'immenses territoires et durant plus d'un millénaire.

Aujourd'hui, les écoles qui continuent à vivre du passé avec le souci de préserver un patrimoine qui s'effrite ne sont pas rares - et nous ne parlons pas des occultismes à bon marché ni des sectes qui exploitent consciemment ou non la crédulité d'êtres infantiles. - Les compilateurs, qui tendent à laisser croire que la connaissance livresque mène à la réalisation intemporelle ne manquent pas

non plus. Dans le domaine de l'ambiguïté et de la subversion, comment ne pas signaler également les velléitaires de tout genre toujours en quête du dernier gourou à la mode, d'une nouvelle communauté, constamment à l'affût d'un nouvel exotisme ?

Dans le confort de l'habitude comme dans le désir du dépaysement, l'homme cherche une consolation à sa difficulté d'être au monde. Celui-ci se dresse devant lui avec ses obstacles et ses menaces, lui brandissant le spectre d'une mort inéluctable. Ainsi la condition naturelle de l'homme qui se met à réfléchir est-elle la souffrance et son activité consciente ou inconsciente vise-t-elle à faire échec à cette souffrance. Les religions sont nées dans l'esprit de l'homme en vue de résoudre les problèmes de sa condition humaine. Elles apportent une explication à sa souffrance. Elles lui proposent le secours d'un Dieu, l'appui des règles morales, des croyances qui flattent l'intellect et l'affectivité. En un mot, elles offrent des consolations à son angoisse. Mais le chercheur exigeant se rend compte de l'insuffisance des remèdes ; c'est toujours l'index pointé vers la lune qui comporte le danger de prendre l'index pour la lune, de tomber dans l'idolâtrie des rites et des textes, de croire que ceux-ci dispersent la vérité absolue.

Au lieu de recourir à la guérison et d'en payer le prix, l'homme se laisse habituellement distraire par des palliatifs.

Dans l'Evangile selon Thomas, Jésus nous invite à déjouer les pièges des guides qui nous montrent un Royaume spatio-temporel ; il nous demande d'explorer en nous, avec un esprit non-prévenu, nos possibilités divines. Et quelle chance merveilleuse de disposer d'un texte resté à l'abri des vicissitudes de l'histoire, d'un texte quasiment sans passé, donc sans glose ! Et, comme il est pour ainsi dire sans mémoire, du même coup, il n'a pas donné prise aux projections des individus et des institutions.

On comprend dès lors l'extraordinaire rencontre que constituent ces paroles de Jésus qu'il nous est donné de boire à sa bouche même avec les exercices de Douglas Harding qui requièrent, pour être saisis, la libération du connu. Dans l'un et l'autre cas, une primauté absolue est donnée au vécu, sans référence à une école, à une théologie, à des rites, à des postures... C'est comme si le soleil se levait pour la première fois sur notre visage sans mémoire. Il nous est donné de partir, ou plutôt de repartir dans l'innocence primordiale. Allons-nous retomber dans le piège du déjà vu, du déjà connu ? Vais-je m'identifier à nouveau avec ce visage dans la glace à 50 cm de moi alors qu'à l'endroit où je suis je baigne dans la fécondité du vide primordial ? Je montre une indigence par ma difficulté à m'ouvrir au vide purificateur et apaisant ; je montre mon indigence en cherchant dans l'ascèse, les rites, les croyances, les postures, etc., la fuite de ma Réalité ici et maintenant. Cette carapace et ces palliatifs ne servent finalement qu'à entretenir, d'une manière grossière ou subtile, une ivresse que Jésus nous demande de quitter afin de retrouver le Vide de la naissance.

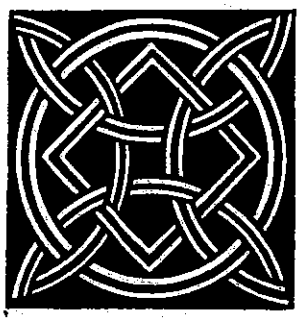
Quitter l'ivresse, ce n'est pas finalement vaincre ses défauts, ses vices et ses obsessions, c'est parvenir à voir en spectateur s'établir au « lieu de la vie » qui permet de s'identifier au principe intemporel et informel - au Père de l'Evangile selon Thomas - c'est constater par l'expérience directe qu'autre que lui n'est pas. Je ne fais plus appel à un garant extérieur de la parole, je suis ce garant et cette parole. Je suis ma propre autorité, celle que le texte de l'Evangile m'a révélée, celle dont j'ai l'expérience directe par les exercices de Douglas Harding : **je suis.**

On le voit, l'attitude de celui qui a pris conscience de sa réalité ici et maintenant est radicalement différente de celle qui fait dire : « Quand serai-je au terme du cheminement ? » ou bien encore : « Je pressens la vérité, mais j'en suis si loin... ».

Qu'y a-t-il de changé lorsqu'on a pris conscience de l'omniprésence et de la toute puissance du Vide ? Dans sa simplicité, le tch'an répond : « Lorsqu'on a faim on mange, lorsqu'on a soif on boit, lorsqu'on a sommeil on dort », pour signifier par là que nous n'échappons pas à notre condition humaine même après ce qu'il appelle le satori, *autrement dit, l'état d'éveil. Pour l'homme de la rue, l'Eveillé reste un homme ordinaire, simple, terrestre. L'habit, l'ascèse, les pouvoirs ne sont pas des signes de réalisation, mais peuvent en donner l'illusion aux yeux de celui qui cherche des marques extérieures d'autorité. Les disciples étaient à l'affût de ce genre de pouvoir : « Quel jour te manifesteras-tu à nous et quel jour te verrons-nous ? » La réponse nous demande de rejeter tout ce que l'homme de l'avoir, du savoir et du pouvoir a greffé sur la simplicité originelle : « Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds comme les tout petits enfants, les piétinerez, alors vous verrez le Fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez plus peur » (log. 37). C'est, pour Jésus, une autre façon de dire qu'il faut quitter l'ivresse afin de recouvrer l'innocence première, celle du tout-petit. Aux yeux des disciples tournés vers l'extérieur, le Jésus qu'ils ont devant eux ne diffère pas de l'homme ordinaire, c'est la raison pour laquelle ils le veulent autre... Pourtant Jésus, qui est l'un d'eux, est à la fois le seul qui n'est plus parmi eux, tout en étant le seul qui soit réellement parmi eux. La situation n'est paradoxale que pour « ceux qui sont aveugles dans leur cœur et ne voient pas qu'ils sont venus au monde vides ». Pour constater chez l'autre l'innocence originelle recouvrée, il faut être au même niveau de conscience que lui, ou tout au moins à un niveau très approchant : « Je ne suis pas ton maître », dit Jésus à Thomas, « car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée » (log. 13). Celui qui a rejeté son vin perçoit autour de lui ceux qui, comme lui, ne sont plus ivres, mais il perçoit en même temps ceux qui sont ivres, tandis que ceux qui sont ivres ne sont pas à même de distinguer la clairvoyance de l'ivresse.*

Pour caractériser l'état de l'homme qui ne vit plus sous l'emprise du mental, les expressions dans l'Evangile sont aussi diverses que suggestives : rejeter le vin, connaître le monde, jeûner au monde, trouver un cadavre, trouver la vie, tuer le grand personnage, savoir où et quand les pillards pénètrent, faire le deux un, rejeter la poutre, changer de mentalité, voir le Père, connaître le Père, se tenir dans le commencement, etc.

Pour les grands maîtres du tch'an, se départir de l'ivresse c'est se libérer de ses propres liens et réaliser ainsi sa nature propre, laquelle est aussi appelée le vide. Cette nature propre est la source merveilleuse que le mental avait enfouie. La redécouvrir dans sa pureté première, sans référence à des formes religieuses extérieures, sans souci du passé, sans tourment pour demain, en dehors de tout contexte culturel ou cultuel, voilà ce que quelques Eveillés nous demandent en cet âge sombre, voilà ce à quoi nous invite l'Evangile exhumé d'une cachette en Haute-Egypte, voilà ce qui nous est donné par l'expérience directe grâce aux tests de Douglas Harding. Que ces tests nous soient proposés en même temps que nous est offert l'Evangile selon Thomas, qu'ils nous permettent une lecture du Livre évitant la récupération par le mental, il y a là de quoi s'émerveiller et rendre grâce à tout jamais.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 28

1 JÉSUS A DIT :
2 JE ME SUIS TENU AU MILIEU DU MONDE
3 ET JE ME SUIS MANIFESTÉ A EUX DANS LA CHAIR.
4 JE LES AI TROUVÉS TOUS IVRES ;
5 JE N'AI TROUVÉ PARMI EUX PERSONNE QUI EUT SOIF,
6 ET MON AME A SOUFFERT POUR LES FILS DES HOMMES
7 PARCE QU'ILS SONT AVEUGLES DANS LEUR CŒUR
8 ET NE VOIENT PAS
9 QU'ILS SONT VENUS AU MONDE VIDES :
10 ILS CHERCHENT AUSSI A EN REPARTIR VIDES,
11 MAIS VOILA, MAINTENANT ILS SONT IVRES.
12 QUAND ILS AURONT REJETÉ LEUR VIN,
13 ALORS ILS CHANGERONT DE MENTALITÉ.

... « Je me suis tenu au milieu du monde »...

Celui qui se tient au milieu du monde, au centre, celui-là dont, non seulement les yeux ne sont pas détruits, (log. 46) mais à qui il a été donné ce que l'œil n'a pas vu (log. 17), celui-là sait que, manifesté dans la chair, cette manifestation est une expression du non-manifesté, et que la Lumière qui est au-dedans d'un être lumineux illumine le monde entier (log. 24).

Il décèle, il voit l'ivresse de celui qui est ténèbre et n'illumine pas (log. 24).

Il constate : je n'ai trouvé personne parmi eux qui eût soif.

Celui qui est ivre s'est trompé vis-à-vis de lui-même, vis-à-vis de sa soif. Comme un enfant assoiffé qui veut étancher sa soif avec le premier flacon venu.

Pour nous tous, le premier flacon venu a été l'objet incessamment renouvelé, la carotte devant l'âne : « ceci », par rapport à « moi ». « Ceci », qu'il faut que « je » saisisse, pour « me » l'approprier, le maîtriser. Et l'ivresse est là : confusion du regard qui établit la distance, à l'extérieur comme à l'intérieur. (L'aveuglement étant d'abord celui du cœur, au niveau de la relation la plus profonde, celle du Feu central).

Il n'y a là aucune condamnation pour celui qui est ivre. Simplement une attente : « Quand ils auront rejeté leur vin, alors ils changeront de mentalité ».

Attente de celui qui sait ; attente qui n'annule pas la tristesse première mais la transmue en l'assumant.

Impossible de ne pas souhaiter, au point où nous en sommes, à chaque homme, de ne pas entrevoir ce que nous entrevoyons. Celui qui voit répand par sa seule irradiation de la Lumière dévoilée, que son image ne cache plus. (log. 83).

Madeleine HENNEBAINS

Le logion 28 est un des plus riches de l'Evangile selon Thomas. Jésus s'y déclare homme : « chair », « au milieu du monde », coupant court aux bavardages des théologiens. Jésus est homme, initié au mystère du Deux et de l'Un. Les théologiens sont parmi les hommes, avec les « philosophes », ceux qui sont bien décidés à ne pas changer de mentalité ! Les enseignements de la Tradition bouddhique sont centrés sur la compréhension, et la réalisation, du « vide » que l'ivresse du mental s'occupe tant à remplir... Cette réalité : vide, c'est-à-dire (potentiellement) plein - et non « vide de », contraire du « plein de... », (cf. Wei Wu Wei) est inaccessible à la mentalité dualiste. Les nouveaux gnostiques (cf. Ruyer ou Luissenn) vont-ils orienter l'intelligence occidentale vers de nouveaux modèles explicatifs du monde, capables de produire un changement de mentalité ? Souffrir au moins des conséquences de cette ivresse, sentir comme cette drogue, ce vin du mental est mensonge plus que plaisir pauvreté plus que richesse ou complétude, serait la disposition première et précédant le premier pas. Krishnamurti ne nous dit-il pas : « Si vous avez fait le premier pas, alors tout est possible... » ? S'éloigner en un sursaut, d'un coup, du moi si bien conditionné à se remplir indéfiniment, en volant les autres, volant avec d'autres, luttant contre d'autres. Et tout à coup cette lumière, faire de deux l'Un !...

Raymond OILLET

L'Ange des « dialogues » apporte beaucoup de lumières à l'étude de notre logion. Encore faut-il les rechercher car, comme il le dit lui-même, « la nourriture ne doit pas être mâchée à l'avance » 146. Et c'est cette recherche qui a permis en assemblant bien des lumières dispersées, un tout nouvel éclairage de notre logion.

Jésus s'est tenu au milieu du monde. Aucune demi-mesure, aucune prudente distance. Un scandale pour ses contemporains. Comment Jésus pouvait-il ainsi approcher toutes sortes de gens, y compris des femmes de mauvaise vie ?

Mais Jésus n'était pas du monde et il se devait d'éclairer ceux qui, aveugles et sourds en leurs cœurs, prennent ce monde pour la seule réalité, le seul appui.

« Le saisissable comme appui... et ils étaient tous ivres. Pourtant tous enfants du Père et pour tous le même breuvage.

« Le Saint-Esprit sera votre breuvage. Prenez garde, il brûle, mais seulement là où vous prenez appui » 212.

« Ne vous appuyez pas ! Ce qui paraît l'appui le plus sûr, c'est le vide le plus noir » 55.

Pourquoi ce besoin d'appuis ? — Parce que « l'existence est poids » 188. Ce poids, appelé fardeau dans les évangiles, pèse sur tous, même si c'est inégalement. Jésus a voulu ce fardeau léger.

« La rédemption élève le poids et il n'y aura plus de poids » 63.

Et c'est la seule voie : « Il y a toutes sortes de poids, mais il n'y a qu'une voie » 64.

« La matière que vous avez assumée c'est le poids » 64.

Ne plus avoir à supporter ce poids ! Pour s'étourdir et oublier, l'homme cherche des appuis. Il les cherche dans le visible, le saisissable. Tant d'appâts terrestres pris comme appuis ! Même des idéologies, des bonnes œuvres, de fausses attentes... tout peut devenir appui. Appuis pour le sans-poids.

« Toute ivresse est avant-goût du sans-poids. C'est pour cela que l'homme la recherche mais sur le mauvais chemin » 63.

Ce mauvais chemin maintient le vide en l'homme, mais « Lui ne tolère pas le vide car son nom est plénitude » 178.

Et Jésus est là pour combler ce vide. Il patiente : « Quand ils auront rejeté leur vin... ». Pour le moment, c'est l'ivresse qui garde les hommes et les empêche de repartir vides comme ils sont venus. C'est pourtant bien ce qu'ils désirent. Sans aucune soif. Le vide le plus complet, mais le vide pour la seule Réalité. L'éphémère est à rejeter car c'est là leur vin. « L'homme a lâché le seul appui : l'insaisissable il l'a lâché. Il a tenté de saisir le saisissable et cela l'a meurtri » 75.

L'homme meurtri est l'homme qui a cuvé son vin, qui peut comprendre les faux appuis du monde. Ces appuis qui l'ont précipité vers le bas, et l'avertissement lui est donné :

« Le poids attire vers le bas et il ne vous est plus permis de vous enfoncer » 256.

Et la connaissance peut venir. Jésus a souffert pour ces hommes égarés. Lui, qui est venu leur apporter le vin nouveau. Ce vin qui est Amour.

« Si vous pouviez comprendre l'attirance d'amour du poids vers la lumière ! Si vous pouviez pressentir l'attirance d'amour de la lumière vers le poids, alors vous goûteriez l'ivresse » 64.

La vraie : « Soyez ivres de Dieu » 63.

« N'aie soif que du bon et du nouveau » 72.

« Déposer le poids n'est pas difficile » 97.

Mais « il vous est difficile de déposer le poids parce que vous y êtes habitués » 98. « L'attachement attache à l'ancien, à l'habituel. Vous n'en avez plus besoin. Il vous faut le nouveau » 93.

« Le nouveau est toujours au-dedans et jamais au-dehors » 118.

Et c'est le changement de mentalité tant attendu : « Que votre cœur soit dans l'allégresse car le Nouveau s'ouvre à vous » 94.

Edith TOUREILLE

Note. — Les numéros renvoient aux pages du livre : « Dialogues avec l'Ange ».

RENCONTRE MARSANNE 1979

Animée par Douglas Harding, la rencontre 1979 fut d'une rare intensité. D'emblée nous avons été invités, grâce à l'expérience directe, à quitter l'ivresse et à reconnaître le Vide que nous sommes réellement. Le logion 28 que nous avions à approfondir servait en quelque sorte de support à notre travail.

L'Evangile selon Thomas n'est pas, ne sera jamais une « lecture » parmi d'autres. Il nous requiert corps et âme pour une aventure prodigieuse, l'aventure du Royaume. Nous l'avons vécue, cette aventure, merveilleusement.

Cependant, nous ne l'évoquons pas aujourd'hui pour nous rappeler d'heureux souvenirs, pour écrire notre histoire, notre petite histoire. Cette sorte d'auto-satisfaction, cet appui sur un passé, même récent, irait directement à l'encontre de la Connaissance, de la Reconnaissance de ce que nous sommes réellement. Les tout-petits, qui nous sont proposés en modèle sont souverainement libres à l'égard des dieux et des prophètes et des sacro-saintes traditions. Jésus ne voulait pas donner prise aux récupérations de l'histoire : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ». Il n'a pas empêché les spéculateurs du temple et cela nous vaut une assez belle tour de Babel. Mais il leur a joué un beau tour en reléguant 2000 ans et plus d'histoire. Le texte de Douglas Harding qui suit le dit sans ambiguïté. Il nous dit aussi - et c'est encore plus important - comment les clefs de notre Evangile peuvent être employées tout de suite, sans perdre une minute, des clefs sans prix qui ne sont pas pour richissimes collectionneurs, mais ne valent qu'en fonction du Vide de la serrure, des clefs qui ouvrent à coup sûr des portes sans nombre sur le Vide que nous sommes, des clefs qui sont autant de rappels de l'unique Réalité, des clefs offertes, tendues, pointant droit sur le Vide. Dans le sens opposé, des images du passé : aliment pour l'histoire, dans la mesure où nous ne rendons pas à Jésus ce qui lui revient, où nous ne nous rendons pas à nous-mêmes ce qui est notre bien le plus inaliénable :

« Je suis le Tout
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi ».

UN JÉSUS POUR NOTRE TEMPS

L'Evangile selon Thomas, perdu et redécouvert « par hasard » en Egypte, en 1945, ne pouvait arriver à un moment plus opportun dans l'histoire, ni avec un message qui s'adresse plus intimement à notre condition et nos besoins actuels. Dans ce texte du début du christianisme, la voix vivante de Jésus nous parvient directement, cour-circuitant tout ce que les hommes ont dit de lui et fait en son nom. Elle nous parvient distinctement, bien au-dessus du rugissement confus de deux millénaires de Christianisme, ou prétendu tel. C'est comme s'il avait lui-même posé cette salutaire bombe à retardement dans la grotte de Nag Hammadi, réglant le détonateur avec soin pour retarder son explosion jusqu'au moment où le monde serait prêt pour la déflagration. C'est à croire - si tragiquement en avance sur son temps - qu'il savait à quel moment un nombre suffisant d'hommes et de femmes seraient capables de rejoindre sa propre vision de la Lumière, sa propre expérience de ce qu'il appelle le Royaume.

Quel est l'enseignement de ce cinquième Evangile ? Qu'y a-t-il de neuf, ou tout au moins de déroutant, d'oublié dans ce recueil de Paroles ou Logia de Jésus ? Le message sous-jacent est-il accessible, clair pour nous, modernes, sans forcer sur notre crédulité le moins du monde ? Si oui, est-il vital ? Et bien... examinons !

L'Evangile commence par un avertissement, une provocation et une immense promesse. L'avertissement nous prévient que les mots de Jésus ne sont pas seulement là pour être lus ! Il y a sur eux un travail à accomplir. Ce n'est pas à la surface des mots que le sens apparaît, leur secret doit être mis à nu. Le défi est de persister dans ce travail jusqu'au moment où la signification cachée n'est plus cachée mais évidente. Et la récompense liée à cette découverte n'est rien moins que la vie éternelle et le règne sur le Tout.

Ainsi encouragés, mettons-nous au travail tout de suite. Si nous sommes sincères, notre ardeur se trouve immédiatement confrontée à des questions pratiques concernant la marche à suivre : connaître le : où, comment et quoi. **Où** exactement devons-nous chercher le sens caché de cet Evangile ? **Comment** exactement allons-nous le chercher, dans quel esprit ou dans quel état ? **Que** cherchons-nous exactement ? Par quel signe allons-nous le reconnaître quand nous le trouverons ?

Heureusement notre Evangile nous indique lui-même la marche à suivre. Il nous fournit tout un lot de clefs pour déverrouiller son trésor.

Examinons d'abord la question : **où** trouver le secret des secrets, la vérité qui sauve. La réponse ne laisse aucun doute : le Royaume, le Lieu de la Vie, du Repos, de la Connaissance n'est pas au-dessus, ni au-delà, ni en-dessous. Il est dedans. Il est exactement où je suis, plus proche de moi que moi-même, que quoi que ce soit. C'est le Logis que je n'ai jamais quitté, le point central de mon monde, ici pour toujours et jamais là-bas. Ce qui signifie que Thomas, ces mots de l'Evangile, tous les livres, tous les mots (et particulièrement ces mots que vous êtes en train de lire) sont

à côté de la question de quelque 30 bons centimètres et n'ont aucune valeur, excepté de pointer en retour vers leur lecteur, vers celui ou celle qui se trouve à aucune distance de lui/elle-même. En effet, Jésus vous demande de retourner votre attention et de regarder non seulement vers **ce** que vous voyez, mais aussi d'**où** vous voyez. Ici, et ici seulement trouverez-vous la Perle, le Trésor caché, le Sans-mort, le Royaume qui est vôtre. Ici vous **êtes** la clef, vous **êtes** le secret de ces Paroles de Jésus.

La deuxième question posée par Thomas est : **comment** devons-nous chercher le Trésor ? De quelle manière et dans quel esprit allons-nous entreprendre ce grand travail si nous voulons réussir ? A nouveau, notre Evangile est très précis : avec l'esprit d'un enfant, même d'un tout petit enfant. Le Royaume est invisible aux adultes en tant que tels. Nous devons être suffisamment humbles et attentifs pour laisser de côté ce que nous pensons savoir et commencer à regarder complètement à neuf - comme si nous n'avions jamais regardé auparavant - et faire confiance à ce que nous trouvons. Dans cette recherche, nos connaissances, nos systèmes de croyance, nos convictions religieuses, notre soi-disant bon sens, nos trames de concepts, tout cela constitue les multiples couches de la cataracte qui nous rend aveugle à ce qui est évident pour l'œil limpide du petit enfant.

La troisième question posée par Thomas est celle-ci : **que** cherchons-nous ? Comment reconnaître le Royaume quand nous arrivons à ses frontières ? Quel est le climat, la géographie distincte de ce pays nouveau ? Par quels signes saurons-nous que nous avons déterré le véritable secret de Thomas et pas seulement une quelconque interprétation personnelle et subjective ? Et bien les clefs, métaphores, paraboles et descriptions en clair, semées tout le long du texte sont nombreuses, variées, directes, pleines de sens et souvent magnifiques. Ce cher pays qui est le nôtre, ce pays natal est un lieu de mystère et de paradoxe, pourtant son air y est plus transparent que le jour le plus clair, plus vaste que les plus vastes cieux. D'après Thomas, il est Vide et pourtant contient le Tout. C'est le lieu où les opposés - intérieur et extérieur, haut et bas, mâle et femelle - sont un et identiques. Ici est Celui qui n'est pas né de la femme, que l'œil ne voit pas, que l'oreille n'entend pas, que la main ne touche pas. Ici est l'Etre qui demeure lorsque tout le reste passe. Ici est l'Immobilité en laquelle tous les mouvements se font. Ici est la Lumière à l'intérieur de l'homme lumineux qui illumine le monde entier... Ainsi parle Jésus pour notre temps.

Donc, maintenant vous et moi savons précisément **où** regarder et précisément **comment** regarder et précisément **ce que** nous cherchons. Il ne reste plus qu'une chose à faire et c'est : REGARDER ! Regarder tout de suite - oui, en cet instant même, sans poser ce Cahier - et comme si c'était pour la première fois. Cherchez ce qui est le plus proche, l'endroit même que vous occupez, et voyez s'il est en fait occupé, rempli à ras bord d'anatomie ou, comme le dit Jésus, vide. Observez maintenant ce qui se trouve au point central de votre univers où vous seul, êtes, et où vous êtes seul - unique explorateur et seul résident, seul expert et seul Christophe Colombe de ce Nouveau Monde, le Royaume intérieur, votre Royaume.

Jésus a eu une traversée difficile. Ce n'était certes pas drôle d'être à ce point en avance sur son temps et son monde. Comment réparer nos torts ? Je me souviens des deux lignes d'un hymne que nous chantions lorsque nous étions enfants :

Que peut-on faire pour Jésus
Qui est si haut, si bon, si grand ?

Et bien, il est une chose que nous pouvons faire tout de suite afin que son labeur et ses souffrances n'aient pas eu lieu en vain, et c'est, non de **croire** à son enseignement dans Thomas, mais de **l'expérimenter,** tester les écritures au travers de notre expérience, et non pas notre expérience par les écritures. Il dit :

Si ceux qui vous guident vous disent :
voici, le Royaume est dans le ciel,
alors les oiseaux du ciel vous devanceront ;
s'ils vous disent qu'il est dans la mer,
alors les poissons vous devanceront.
Mais le Royaume il est le dedans.

Cher lecteur, si ce n'est pour l'amour de Jésus, tout au moins par respect pour lui, ou par respect de ce qu'il dit que vous êtes, ou au moins par simple curiosité, voulez-vous je vous en prie mettre ses paroles à l'épreuve maintenant ? Seulement les **lire** est futile.

Pointez votre doigt **vers le ciel,** les nuages, peut-être les oiseaux ; ou, si vous êtes à l'intérieur, montrez le toit ou le plafond. Observez bien que votre doigt montre une chose ou une autre et certainement pas une Absence de choses ou le Vide qui est le Royaume. Pointez ensuite votre doigt **devant vous,** vers les collines, les arbres, les maisons, ou vers le mur qui vous fait face et remarquez à nouveau que vous montrez un ensemble d'objets éloignés ; mais le Royaume ne ressemble pas du tout à un ensemble d'objets éloignés. Pointez ensuite votre doigt **vers le bas,** vers la terre ou le parquet et puis (lentement) vers vos pieds, vos jambes, votre tronc et remarquez que cette chose appelée doigt en montre une autre, avec une distance entre les deux. Finalement montrez votre « visage ». **Présentement,** dans l'évidence de l'instant, que montre votre doigt ? Une **chose** définie, complexe, mobile, colorée, opaque, petite... ou un **Vide,** exactement à l'opposé des caractéristiques précédentes, sans limites, transparent, incolore, immobile et essentiellement simple et évident ? Et en tant que Non-chose absolue, **espace** - espace offert à toutes choses du ciel à la terre, de la terre aux pieds, des pieds à la gorge, pour qu'elles s'y manifestent ? Vous êtes la seule autorité sur ce que c'est que d'être vous en cet instant... Continuez à regarder ce que désigne votre doigt...

Dans un autre logion de notre Evangile, Jésus se plaint tristement de l'ivresse des humains tellement ivres qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas voir leur Vide. Au moins, vous et moi, nous sommes-nous suffisamment désaoûlés pour remarquer que nous ne vivons pas à l'intérieur de petites boîtes avec force empaquetage, regardant de cet intérieur sombre et gluant au travers de deux petits trous vers un monde éloigné. Nous sommes **dehors,** dehors et autour, haut et loin. Nous voyons maintenant à quel point nous sommes larges, largement ouverts, ouverture même, une énorme immensité en expansion comprenant même les nuages, soleil et étoiles, sans barrière aucune, immaculés, et intensément **conscients** de nous-mêmes comme étant cette Capacité embrassant tout. Quelle libération, quel rafraîchissement de ne plus être un petit objet éclairé, mais la lumière qui illumine un univers d'objets ! Et cette Clarté, cette brillante Immensité que vous êtes, comment cela pourrait-il être né d'une mère terrestre ou, en fait, être né tout court ? S'agit-il du genre de choses relevant des Pompes funèbres ou réclamant leurs soins ? Vous qui vous

posez de telles questions êtes la réponse. Vous savez, vous voyez, vous **êtes** le secret du Cinquième Evangile. Il ne nous stupéfie d'aucun miracle, ne nous raconte nulles pieuses et grandiloquentes histoires, n'utilise aucune propagande ou politique religieuse et n'exige que nous n'acceptions rien sur parole. Par contre, essayez-le et immédiatement il prend tout son sens. Il dévoile totalement notre splendeur.

Une grande simplification s'accomplit dans ce siècle. C'est un mouvement qui éloigne des formes extérieures des religions particulières - de leurs rituels et pratiques magiques, de leurs dogmes aussi incroyables qu'ingénieux (mais toujours cruellement diviseurs) de toutes les sortes de pieuses fictions, de cette massive machinerie ecclésiastique qui grince et s'enraye - un mouvement qui s'écarte de cet obscurcissement pour aller vers la vision lumineuse, se tenant derrière les grandes traditions religieuses, vers la simplicité et l'enfance de leur cœur commun. Voilà une spiritualité non sectaire, sans mythologie, en un mot la conscience fondamentale qui ne connaît d'autre contenu qu'Elle-même. Pure « Etreté » indifférenciée, claire Lumière de notre Evangile.

Ce n'est pas par accident que la grotte de Nag Hammadi, en Egypte, ait conservé son trésor pendant presque 2000 ans et l'ait seulement rendu quand les hommes - en nombre suffisant pour changer l'histoire - sont devenus assez sceptiques, honnêtes, simples, sobres pour pouvoir déceler son code secret, avec la possibilité de percevoir ce qui est, après tout, parfaitement évident ! Et maintenant, en partie grâce à Thomas, il devient de plus en plus difficile de continuer à prétendre que nous **sommes,** à zéro centimètres, ce que nous **paraissons être** à, mettons 300 centimètres ! La vérité est lâchée enfin. Le modèle intérieur se révèle. Le Royaume est venu et on commence à s'en apercevoir.

Douglas HARDING
Nacton - IPSWICH IP 10 ŒW
Angleterre
Août 1979

Peut-on dire à quel moment la rencontre commence ? Dès le premier instant, et même bien avant notre arrivée, c'est déjà la fête.

Cette année, le cercle s'est encore élargi, et c'est une source de joie supplémentaire. Nous sommes trente à quarante, unis dans la ferveur, à recevoir en plein cœur le douloureux logion 28. C'est notre aventure qui est décrite dans ces treize lignes, notre démarche, notre volte-face, notre METANOIA. Nous sommes les fils des hommes ivres, et ainsi celui qui souffre pour les fils des hommes aveugles, et nous sommes encore ceux qui rejettent leur vin.

Comment rejetterons-nous notre vin ?

La première condition, c'est de faire silence. Alors, Marsanne devient, par la grâce de notre attention, un foisonnement de vie :

Jeux d'ombres et de lumière dans la grande maison fraîche, paysage doux comme un jouet d'enfant, paysage qui nous saute aux yeux à chaque pas, chants d'insectes, chaleur, parfum des moissons, grand vent qui traverse nos nuits, nourriture délectable, visages vus - O ! le bouleversement de voir enfin un visage - Comment décrire cela, ce qui nous est donné à chaque instant ? Une vie n'y suffirait pas.

Que devient notre mental dans l'aventure ? (Je suis confuse de rappeler cet inévitable fâcheux sur le devant de la scène. Puisse-t-il susciter de grands éclats de rire à chacune de ses apparitions !). Il se débat. Il n'en peut plus, ce n'est plus possible. C'est trop fort pour lui, il éclate, abandonne et court se cacher, en attendant son heure.

Nous avons ôté nos vêtements protecteurs. Nous sommes devenus sensibles à l'extrême. Alors, le moindre événement, heureux ou douloureux, ne va-t-il pas nous briser ? Nous allons mourir ici même, à l'instant, de trop de douleur, de trop de bonheur, de trop de vie ? C'est là que nous touchons au cœur, à Cela qui en nous peut tout voir, tant supporter, à Cela que nous sommes dans la réalité = VIDE — IMMENSITÉ. « Capacité pour l'accueil et l'Amour » nous dit Douglas.

A Marsanne, nous avons le privilège de cesser de vivre clandestinement notre Métanoïa. Nous n'avons plus peur d'être ce que nous sommes. Nous pouvons ôter nos vêtements et connaître la liberté et le repos. Nous expérimentons la douceur de l'enseignement de Jésus :

« Venez à moi
Parce que mon joug est bon
Et douce mon autorité... »

Dans cette joie légère qui est notre élément à l'intérieur de nous, tout devient égal. Les exercices de Douglas se pratiquent tout au long du jour de la cuisine au grenier, et dans la salle à manger, dedans et dehors dans une complicité merveilleuse. La respiration, le geste, le pied, la main, l'oreille, l'œil se mettent au service de CELA. Le corps tout entier nous LE montre.

Mais quand le moment arrive de retourner au monde et d'affronter notre infinie solitude, c'est une « Cruelle départie ». Notre souffrance est celle de Jésus.

Mais nous, nous sommes en grand danger, car l'ivresse des hommes étourdit et tonitrue. Elle nous prend nos yeux et nos oreilles. Par bonheur, nos sens n'ont pas oublié, plus fidèles et combien meilleurs serviteurs que notre fragile mental. Cela veille humblement, tranquillement, jusqu'à ce que, l'attention revenue, tout redevienne à nouveau complice et cause de notre METANOIA.

Marie-France HENRY

Cette quatrième rencontre ne ressemblait pas aux autres.

Comme les précédentes cependant, elle regroupait certains de ceux qui, étant « au monde » ne se sentent pas « du monde » et ceux-ci, dans l'actuel climat d'apocalypse à la fois entretenu et contenu par les pouvoirs, sont, à l'heure actuelle, de plus en plus nombreux.

La sérénité régnait à Marsanne où l'accueil était, en dépit des menaces du temps présent, aussi fraternel et souriant que par le passé.

Certains des participants connaissaient déjà le nouveau venu, Douglas Harding. D'autres l'attendaient avec curiosité et espoir. Quelques-uns enfin - et nous avouons que nous étions du nombre - ayant lu **Vision sans tête,** émettaient quelques réserves.

Disons tout de suite que le titre français peut paraître discutable. D'autre part, si l'objectif était précisément celui qui nous tient à cœur, la technique avait de quoi rebuter un esprit latin. Qu'attendre, quand on n'est pas anglo-saxon, d'un « outillage » aussi scolaire ? Sans doute s'agit-il de revenir à la vision de l'enfant, mais l'adulte sent bien que le retour n'est pas aisé et que d'autres voies lui sont ouvertes - ce que Douglas reconnaît parfaitement - en particulier celle de Krishnamurti, uniquement psychologique mais qui recoupe singulièrement les découvertes de la « Vision sans tête » puisqu'elle conduit à l'abdication du mental...

Et pourtant « it works » ! - encore une expression propre à choquer l'amateur d'idées pures... « ça marche »... et n'est-ce pas là l'essentiel ? C'est un fait : la vision du Vide où règne sans partage la « première personne », animée avec une ferveur contagieuse et sans recours à des procédés conditionnants par le créateur de la méthode, a exercé une action puissante sur les participants qui se sont rejoints sans effort au point zéro où Douglas Harding souhaitait les conduire.

A eux de poursuivre l'expérience et d'observer sans défaillance le déroulement du monde phénoménal à partir de la source : le « lieu de la vie » dans le langage de Thomas. Sans défaillance : cela signifie une attention constante, soutenue par des « rappels » au cours de la vie quotidienne où le « monde » nous offre tant de « di-vertissements ! » Entreprise cruciale pour chacun : chemin faisant, Douglas Harding nous rappelait opportunément qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort... Et qui d'entre nous ne se souvient que cette interrogation fondamentale : **Qui suis-je ?** tournant au cauchemar a déterminé son engagement dans la recherche - le **seul** engagement valable et l'**unique** raison de vivre et de s'abandonner sans résistance à son destin spirituel.

Certains peut-être ne se rendent pas compte qu'une telle entreprise est essentiellement **subversive** et que cet abandon à l'Etre intérieur a, pour contre-partie directe, une liberté totale à l'égard des suggestions du « monde ». Il s'agit d'une aventure individuelle comportant un « lâcher prise » total. C'est, en même temps que l'accès au « Royaume », la révélation de ce que Douglas appelle une « absolue splendeur ».

Encore faut-il veiller sur la « perle » : toutes les techniques traditionnelles et en particulier les techniques bouddhistes appliquées à Marsanne et ailleurs, mettent l'accent sur la vigilance et l'attention permanente. Celles de Douglas ne font pas exception. La responsabilité, en ce qui concerne notre recherche intérieure, nous incombe donc en totalité.

Douglas Harding n'est pas un gourou. Il l'affirme avec force. Il voit avec les yeux de l'enfant et c'est en meneur de jeu qu'il partage ses découvertes. C'est dire qu'à l'inverse des gens soi-disant sérieux, il sait accueillir avec amusement les taquineries de ses amis. Que serait, à notre époque, la recherche spirituelle si l'humour ne l'accompagnait ? Familière aux métaphysiques orientales, la notion de « jeu divin » est d'ailleurs le privilège des vrais mystiques...

On pourrait, bien entendu, sinon exprimer de nouvelles réserves, du moins dégager certains paradoxes de la situation. Quand on aborde la recherche, les contradictions sont fréquentes et parfois déconcertantes. N'en déplaise aux logiciens dogmatiques, il ne convient pas de les refuser... A titre d'exemple, Douglas Harding met « au bas de l'échelle », la lecture des textes essentiels. Or, ses auditeurs de Marsanne, adhérents de Metanoïa, ne seraient peut-être pas venus l'entendre s'ils n'avaient reçu un choc décisif à la lecture de l'**Evangile selon Thomas.** C'est ce texte qui, les replaçant dans leur **vraie** tradition, les a puissamment incités à « jeûner au monde ». C'est ce même texte qui a servi de support aux exercices, en particulier le logion 28 qui avait été mis à l'ordre du jour de la rencontre.

Les exercices ont permis une lecture du texte pleine de fraîcheur et de vie profonde. Ils ont souligné la puissance de ce logion qui nous avait frappés dès la première lecture par un accent personnel insolite : « Et mon âme a souffert pour les fils des hommes... » dit le Maître en se plaçant au niveau des ignorants qui l'entourent... pour exprimer la compassion de l'initié.

Jésus se tient « au milieu du monde », à ce point zéro que Douglas Harding nous a fait désigner du doigt comme le centre où se tient la « première personne ». Il constate que ses auditeurs sont ivres et, dans son rude langage, ils les invite au vomissement...

Il est bien vrai que nous sommes « ivres » chaque fois que nous glissons vers le « monde ». Qu'il s'agisse d'ivresse mentale ou d'ivresse psychique, elle nous entraîne dans un tourbillon illusoire. A nous d'observer ce cinéma puisque, comme le disait Rimbaud, « la vraie vie est ailleurs ». Elle est dans le vide de notre intériorité profonde où nous décidons souverainement. Le « monde » autour de nous, c'étaient les visages amis et que nous avions cru familiers. Visages étrangers puisque ce sont... des masques et que chacun de nous, sans visage et sans masque, est le « non-né » sans attributs. Le Vide où il se tient dans les instants privilégiés, lorsqu'il « jeûne au monde » est riche de toutes les virtualités. Une telle prise de conscience nous transforme inéluctablement. Révélateur décisif, le texte du logion s'achève sur le terme qui désigne cette transformation : **metanoïa.** Coïncidence ? Certainement pas pour nous...

Ainsi nous parvient, dans l'intemporel, le message de **Jésus-le-Vivant.** Il nous engage à ne pas quitter le **« lieu de la vie ».** Ainsi connaissons-nous ce que le sage chinois appelle tout bonnement « rentrer chez soi ». Encore un paradoxe : ce retour illusoire de celui qui, en réalité, n'a jamais quitté sa maison.

Paule SALVAN

Des nuits d'orages sillonnées d'éclairs accompagnés de pluies torrentielles, des nuages tourmentés alternant avec un azur transparent traversé de mistral ; des journées denses où méditation, approfondissement des logias de Thomas, Satti Pathana, Mouvement régénérateur, technique de la Danse solaire et Initiation au copte se succédaient en se complétant ; les participations à certains travaux ménagers, les chansons, poèmes, musiques proposés spontanément par certains, les conversations et réflexions sur les expériences particulières de chacun, à tous les niveaux, tout ce qui fut vécu à la Rencontre de Marsanne baignait cette année dans une ambiance unificatrice particulière où chacun était spontanément attentif à la nature, aux autres et à lui-même. Ce climat nouveau fut, pour ma part, lié à la présence parmi nous de Douglas Harding. Cette présence qui avait bien inquiété certains.

D'où Emile Gillabert sortait donc cet anglais qui venait mettre son grain de sel dans l'étude de l'Evangile de Thomas ? On pouvait, en effet, craindre une « récupération » de Thomas, ou peut-être une polarisation de notre travail dans une direction différente.

Il a suffit d'une soirée pour que les plus réticents perçoivent le souci de Douglas de ne rien changer au déroulement de nos rencontres et son ouverture aux suggestions de chacun. Il n'y a même pas en lui le désir d'enseigner ou de convaincre ; il veut pointer vers une réalité vécue, accessible à tous ceux qui acceptent d'en faire l'expérience puisqu'ils sont cette réalité habitée par un corps et non pas le contraire. Douglas souhaite donc simplement partager cette découverte du vide d'où surgit toute chose. Ce vide étant le sujet même de la réflexion à laquelle nous conviait le logion 28 étudié cet été.

Jésus comme toujours est très concret ; sa démarche s'effectue dans le monde, au niveau de la chair et des sens. Mais même à ce niveau les hommes refusent l'évidence ; ils sont aveugles. Parce qu'ils n'ont pas su découvrir leur véritable soif d'eau vive, ils s'abreuvent de boissons enivrantes qui maintiennent l'apparence illusoire d'un ego.

Ivres, ils oublient qu'ils sont venus au monde vide, ils oublient qu'ils vont quitter ce monde vide, donc sans en avoir pris conscience (l'ambiguïté du verset 10 a donné lieu à une discussion avec les traducteurs et il sera légèrement modifié). La source de leur ivresse est la conviction d'être une entité séparée, un individu, une intelligence autonome ; mais dès que cette certitude est remise en question, le vide, contenant de toutes les apparences, est enfin perçu : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ».

Dès que l'on a appéhendé ce vide, on constate qu'il est là avant toute sensation, toute idée ; qu'il est la conscience déjà présente, à l'évidence, avant qu'aucune information ne lui soit parvenue. Elle est l'espace où tout apparaît et prend signification et c'est en demeurant attentif à cet espace d'où émerge la vie que l'on rejette son vin, qu'on « se retourne » et que l'on est plein du Tout.

Les exercices de Douglas Harding nous font découvrir que même nos sens n'ont jamais cessé de pointer vers ce vide - le puits, la source, la

chambre nuptiale - et que notre ivresse nous fait continuellement déformer leur témoignage parce que c'est ainsi qu'on nous a appris à nous en servir.

Chaque matin donc, nous retrouvions l'esprit d'enfance et sa simplicité, et Douglas, traduit avec vigilance par Michel Langinieux, nous invitait à tester les paroles de Jésus. Car c'est toujours par l'expérimentation directe que nous découvrions, béant, l'accès au centre, chacun étant le seul juge autorisé à tirer des conclusions et à décider si l'expérience était pour lui valable ou non. C'est dans cette attention à soi que sont vécues et appréhendées les paroles rapportées par Thomas. Elles prennent alors un relief surprenant, font éclater toutes les formes cérébrales et les colorations sentimentales dont nous les avions habillées pour devenir pure lumière jaillissant de la source.

Oui, cette rencontre 1979 est une expérience marquante, et on ne peut l'évoquer au passé, car le lieu où elle se situe est ce centre hors du temps que l'on retrouve à chaque instant de présence à soi-même, identique et nouveau.

Ce lieu au-delà des mots, des opinions, des interprétations, des contestations, le même pour tous et pourtant le plus « soi-même » qu'il soit possible de connaître. Ce Royaume toujours offert, toujours accessible dans l'attention portée à l'instant présent, à l'endroit d'où voit celui qui regarde, ce point où tout se dissout sauf : je suis.

Paul VERVISCH

RECHERCHE

VOIR

La proposition de se regarder physiquement ici même est tellement inouïe de simplicité et d'originalité, qu'elle pulvérise tout ce qui a pu être dit sur notre sujet depuis toujours. Elle pulvérise toute croyance à la base, tout événement, toute affirmation. Elle pulvérise tout ce sur quoi l'homme a bâti. TOUT. Rien ne peut plus tenir sur cette proposition géniale dans sa totalité pratique et simple. La capacité d'avoir vu cela - ainsi - reste incroyable et inacceptable par aucun tenant et aucune teneur. Rien ne pourra l'admettre ni la faire admettre. Elle courcircuite tout dès le début. Rien ne peut tenir ni résister ICI. Rien ne peut plus s'accrocher. Avoir OSÉ, avoir PU, montre une liberté d'esprit qui n'appartient vraiment à personne, une capacité de « complètement » et de « directement » qui n'admet ni faux-fuyant ni chemin de traverse, ni chemin tout court. La possibilité inouïe de ne passer par rien pour voir. DE LE FAIRE. Passer par rien, actuellement : la forme la plus révolutionnaire d'acte. Ne plus passer par quoi que ce soit pour aller à l'essentiel. Ne plus passer par rien pour Y ÊTRE et LE VOIR. En prendre totalement conscience en regardant ce que montre le doigt quand on le dirige vers la naissance du regard, quand on le dirige vers l'endroit où l'on est, quand on OSE montrer le zéro, se le montrer et le montrer aux autres, se foutant de ce qu'ils peuvent en penser ou pas, se foutant de ce à quoi ils se sont identifiés - de ce qu'ils représentent. On montre le zéro pour permettre au zéro de prendre conscience de ce qu'il est vraiment, pour le laisser se réaliser sans intermédiaire afin qu'il n'y ait plus rien au milieu ni au centre, afin que rien n'empêche la perception d'avoir lieu. Le vide s'en fout vraiment et renvoie ce qu'on lui donne comme un miroir : les passionnés sont passionnés, les haineux haineux, les peureux peureux, tout est parfait dans le vide. Ne lui donnez rien il ne vous rendra rien. Donnez-lui tout, vous aurez tout. C'est mathématique. Il s'en fout, voilà sa beauté. Tout l'amour du monde est vôtre, si vous lui donnez l'amour du monde. On récolte ce que l'on sème, ce que l'on ne sème pas aussi. Tout est bien dans le meilleur des vides. Tout prend sa place dans le meilleur des riens. Tout disparaît dans ce NUL. Rien ne peut plus s'accrocher où il n'y a rien. Une fois cela saisi - bien - on sait où porter ses regards, on ne perd plus de temps à regarder ailleurs. On n'a plus de temps à perdre. On regarde la seule chose qui soit digne d'être vue, on la montre aux autres. Pourquoi continuer dans les anciennes ornières ? Commençons tout de suite. Commençons maintenant. Commençons ici, avec soi, mais commençons. Assez de faribolles, d'avant-garde, avant-propos et amuse-gueule. Commençons. Au froment ! regardons et n'arrêtons plus. Et pourquoi ne pas montrer le zéro, n'est-ce pas la seule chose qui mérite d'être vue et donnée ? N'est-ce pas la première chose ? D'abord zéro, c'est tout. ICI, nulle part ailleurs. Il n'y a pas d'ailleurs. Tout de suite. On ne prend pas de temps pour voir. On regarde. Tout est dit. LE FAIRE.

L. V.

LE SATIPATTHANA

En abordant l'étude du Satipatthâna, je n'avais aucun esprit de recherche métaphysique. Mal dans ma peau, comme beaucoup, j'espérais une amélioration de mon état. J'ignorais tout des méthodes qui me seraient proposées. Ainsi l'impact produit par la rencontre initiale avec cet « enseignement » fut une surprise. Avant toute chose, j'appris la traduction du mot Satipatthâna, qui est un programme à lui tout seul :

— **Sati :** attention pure, phénomène détaché de tout désir, de but, de volonté, de performance.

— **Patthâna :** application et développement.

... Ainsi le but du Satipatthâna est de développer l'attention et ce, par l'étude de nos sensations corporelles : le choix du corps se justifie car il est toujours présent, à notre disposition ; il permet les observations les moins contestables, directement saisies sans vocabulaire par l'esprit, lequel, dès lors, se fixe en une concentration simple, saine, abandonnant ses spéculations mentales...

La scène qui suivit ces prémices fut quelque peu déroutante :

L. — Ressentez-vous le contact de vos pieds avec le sol en marchant ?

M. — (interloquée)... certainement, cela va de soi !

L. — Alors marchez, et pensez... contact... chaque fois qu'un pied touche le sol.

Je me levai et, stupeur ! le fait de me concentrer sur les sensations de la marche me déséquilibra ; il fallut me soutenir. Ma marche se trouva considérablement ralentie, tandis que mon attention était entièrement accaparée par les multiples phénomènes qu'elle découvrait.

Le deuxième test fut tout aussi curieux : assise, il me fallut prendre conscience de la pression des mains l'une contre l'autre. Désormais j'hésitais : il y a plusieurs manières de serrer les mains. J'en adoptai une, mains croisées, paumes jointes, doigts repliés.

L. — Que ressentez-vous ?... (Soudain volubile), c'est chaud, agréable, doux... Je fus interrompue : — Non, pas ainsi, concentrez-vous, serrez, desserrez, disjoignez.

Agacée, je recommençais et déclarai :

— Je sens une pression et une absence de pression, les deux sensations sont différentes.

— Parfait, il ne faut pas conceptualiser, mai ssaisir la qualité globale d'une sensation.

— Asseyez-vous.

Ces mouvements, ces positions si simples, je dus les renouveler également avant de les réaliser correctement, consciemment. Mon corps, satisfait, éprouva un repos intense et inhabituel.

— Il est trop tard pour entreprendre l'étude de la respiration, fondement de l'enseignement ; toutefois, à quoi avez-vous pensé durant ces deux heures ?

Deux heures déjà !... Je réfléchis longuement ; à part la surprise provoquée par ces « **exercices** », je n'avais pensé à **Rien.** Je n'étais que

concentration et application. Mais le mot **exercice,** mal venu, relança la discussion. Il me fut demandé de ne plus le prononcer. A la place, on choisit **observation des sensations.** Six mois plus tard, j'hésite toujours. Essayez !... Avec du recul, je comprends que le rejet de ce vocable exprime justement le rejet de l'**Ego,** car il demande l'acquisition de notions :

— absence de but (sauf initial), de volonté, de désir d'aboutir à un résultat fixé par avance : postures, méditations calmes, etc., ces aspirations ralentissent inexorablement tout progrès.

— absence d'esprit d'émulation, de jugement, lors d'un « travail » heureux, laborieux. En pareil cas, on note mentalement, sans réaction, l'état de fait. **La Neutralité** entra désormais en jeu et m'ouvrit des horizons...

Le même jour, je reçus encore l'injonction d'avoir à tenir un journal décrivant mon travail et mes réflexions, car selon mon degré d'application « il se passera chaque jour quelque chose de nouveau dans le domaine des **sensations** ». En ce domaine, et en bien d'autres, pensais-je, c'est la raison qui me fait déjà tenir un « journal personnel ». Mais deux ! Déjà un duel s'engageait entre les journaux. Un peu découragée, j'entendis une réponse :

— Vous ne devez pas vous contraindre dans le cas où vous ne désireriez pas « pratiquer ». Le Satipatthâna est l'école de la liberté. Cependant vous devrez alors expressément chercher la raison de ce refus, et la noter, si vous la trouvez.

Ouf !... Je compris plus tard, qu'étant loyale envers moi-même en de telles situations, je parvenais à d'étonnantes découvertes sur mes désirs de fuir l'union « **corps-esprit** » qui ressort de la pratique ; et je préférai « pratiquer » que poursuivre mes investigations.

Voilà, j'étais en « orbite »... Qu'en advint-il ?

J'allais de découvertes en découvertes. Mais « la merveille des merveilles » fut qu'elles firent surface sans le moindre effort de la pensée, seules, dictées de corps à esprit par l'intermédiaire de l'observation de plus en plus scrupuleuse des sensations accompagnées du dépouillement simultané du mental. Pas de vocabulaire. Enfin ! Sans en avoir vraiment conscience, j'abandonnai la tenue du « journal personnel ». De même, je ne désirai plus lire ni spéculer. Pourtant, rouvrant « l'Evangile selon Thomas », je fus stupéfaite des compréhensions « autres » que celles déjà annotées. Les nouvelles étaient spontanées, vivantes, dépouillées, plus pures. De plus, certains « logia » insaisissables parlaient ! Je ne peux tout citer, mais dès le début, l'expression « Jésus le Vivant » se mit à vivre en moi. Je découvris aussi la part importante que « Jésus le Vivant » accorde aux sens, au corps, concrètement ou par symbole, à « l'instant présent », à « l'état d'enfance »... « au deux fait Un ». Mais tout cela, mon « travail » me l'apprenait ! J'en conclus que j'étais engagée dans une voie sûre.

Volontairement, je me tais sur mes interprétations, de même sur d'autres approches :

— **livresques :** Bouddha, Lao-Tseu, voir canoniques, etc.

— **vivantes :** fonctionnement de l'esprit. En effet, quid de mes inquiétudes, de mes problèmes de base ? Il n'y a pas de miracle, j'appris **à être** simplement, et aussi, je l'espère, à mieux comprendre les autres, leurs démarches, aborder différemment les points capitaux qui nous consument : le sens de la vie, de la mort, de la solitude, de la souffrance, de l'altruisme.

Mon silence, partiel, est un choix réfléchi. En cette discipline, comme en d'autres, nul ne découvre les mêmes choses, de la même manière, mais chacun doit trouver **seul.** En outre, à l'orée de cette expérience, il serait présomptueux de fixer des concepts appelés à se modifier.

Je peux cependant relever certains points notés dans le « journal ». Les plus simples n'étant pas les moindres :

— Très vite, il me fut impossible de faire consciemment deux choses à la fois.

— Le Satipatthâna se pratique à heure fixe et de préférence en groupe, ce qui permet une concentration plus dense. Mais aussi à **tout moment de la journée,** à l'insu du monde extérieur : on peut marcher, s'asseoir **consciemment, consciemment** prendre le contact des mains avant de proférer une parole importante, ou pour se concentrer ; porter son attention sur la respiration, très souvent. Cela en devient presq'un jeu. Et c'est une méditation.

— Ce « jeu » a un impact extraordinaire sur l'entourage : les mouvements ajustés, ralentis, les réactions verbales posées ou abandonnées sont ressentis par les êtres humains et aussi par les animaux. Des relations pacifiées surgissent. Inversement je dois me protéger des attitudes « normales » d'autrui inconscientes, faites de nervosité, de peur, d'agitation, de volonté de s'imposer.

— La décomposition de plus en plus affinée des sensations peut conduire à un stade oublié et inconnu : avant même d'amorcer un mouvement, il arrive d'en **déceler l'intention** qui se traduit par une mobilisation des systèmes nerveux et musculaires, absolument invisible, mais ressentie sous forme de sensations précises. Transposant cette découverte dans le domaine de l'Esprit, on peut parvenir à détecter une peur, un recul, une « fausse fatigue », un jugement, prêts à s'installer, les mesurer, avec neutralité, puis agir différemment qu'à l'ordinaire, ou ne pas agir.

— Aucune sensation ne ressemble à une autre, d'un instant à l'autre, d'où la nécessité d'apprendre à se fixer sur l'instant **présent,** seule réalité.

— Le « mental » se devine très vite visé, traqué. Ses forces de réactions sont âpres incessantes, se développent. Je crois que, tel que le corps, dont certains muscles ne veulent pas lâcher, il a **peur :** Rien n'est simple au royaume de la simplicité et il m'est arrivé de songer que l'extrême simplicité donne la main au rationnel.

Je ne voudrais pas décrire un « paradis retrouvé » par magie, mais une porte ouverte sur le « **Royaume** » qui est « le dedans et le dehors de nous », une porte qui s'ouvre sans spéculation, sans que l'on en ait conscience.

Enfin il serait malhonnête de ne pas mentionner ce qui suit :

— Rien n'est définitivement acquis dans cette recherche qui se doit d'être incessante.

— Aucun **article,** aucun **témoignage** ne peut transmettre cette expérience. (Un abîme existe entre sa description et son vécu).

— La pratique suivie, accessible à qui que ce soit, a été guidée. Elle peut mener au pressentiment que la vie phénoménale n'existe pas, ni par conséquent la mort. Ce que nous appelons la vie pourrait n'être qu'une succession infiniment rapide de séquences, entre lesquelles s'intercalerait un vide tout aussi bref. Les termes scientifiques ne manquent pas

pour exprimer cette fulgurance. Je peux, tout au plus, la comparer à un film rendant les mouvements vivants par projections d'images fixes à x/images seconde. Or l'étude des sensations décomposées à l'extrême limite doit conduire à une telle concrétisation avec, pour **pierre d'angle** de ce concept, l'observation toujours renouvelée, dans les domaines « corps » ou « esprit » de l'alternance très affinée des séquences **mouvement-repos ; action-inaction.** Ici, tous les enseignements et même une certaine science se rejoignent. Une telle constatation, de visu, appelée aussi **transcendance,** destinée à quelques êtres privilégiés, peut être atteinte grâce au « Satipatthâna-Vipassâna », par un entraînement soutenu 20 heures sur 24 de travail journalier, dans des conditions de vie particulières sous la direction d'un « éveillé ».

Mon guide ayant dû interrompre ses instructions pour un temps indéterminé, il me reste à lui rendre hommage pour l'enseignement révélé, par ce chemin offert, à remercier les amis qui m'aident à m'y maintenir. Au seuil de cette voie, j'ai pleinement conscience que la relation de cette expérience n'est qu'un simple jalon : à chacun sa propre démarche.

M. K.

Bibliographie. — Le Satipatthâna, cœur de la méditation bouddhique de Nyanaponika Thera. - Ed. Maisonneuve.

BIBLIOGRAPHIE

BIES (Jean). — L'inde ici et maintenant. Lettres du pays de l'Etre. - Ed. DERVY-LIVRES, 1979 - Collection « Les pèlerins de lumière » [1].

Né à Bordeaux en 1933, Jean BIES a fait ses études de Lettres à Alger et à Paris. La thèse de Doctorat qu'il soutient en 1973 sur les rapports de la littérature française et de la pensée hindoue montre l'orientation de sa recherche. Il parcourt l'Inde dont le présent ouvrage se veut, certes, une œuvre de description, mais au travers de laquelle transparaît dès les premières lignes une réflexion métaphysique : « Il y avait une issue à nos asphyxies. Nos pères l'avaient perdue, qui voulaient nous persuader de n'en pas chercher d'autres. Nous étions las du chant des sirènes nihilistes, las de lire sur nos prisons les dessins obscènes d'une faillite. Nous avions cessé de croire aux philosophes des programmes dont les bavardages s'abîmaient dans l'absurde. Nous avions assez des stérilisations administratives, des trahisons cléricales, des tranquillisants idéologiques ».

L'auteur accomplit le pèlerinage à Tirouvannamalaï, fait le tour de la montagne sacrée : Arunachala et nous livre à cette occasion la fine fleur de l'enseignement de Râmana Maharshi sur la non-dualité. Il nous relate sa rencontre avec le gourou Nampillaï. Celui-ci lui apprend à se voir tel que l'on est, à détecter l'origine de nos peurs, de nos désirs et de nos illusions, à transcender le plan de la dualité pour réaliser en soi l'Unité, bref, à répondre à la question : « Qui suis je ? ».

Le journal de route se déploie dans le foisonnement des « parfums des couleurs et des sons » ; cependant sa vraie dimension, sans cesse perceptible, en fait un véritable voyage initiatique.

E. G.

---

1. *Voilà un beau titre de collection qui convient particulièrement à notre auteur. En effet, Jean Biès, que nous avons la joie de compter parmi les membres de l'Association Métanoïa, nous apprend par son ouvrage que la lumière vient d'Orient. Sa poésie « Connaissance de l'amour » et « Extases buissonnières » (voir Cahier n° 15) portait déjà, particulièrement par sa conception cyclique du temps, la marque de notre patrie à tous : l'Inde.*

BELLOTTO (Walther). — Cèdre. Textes inédits illustrés de douze eaux-fortes de Maurice Flavion, chez André Colpin, Bruxelles, 1979. - Exemplaires numérotés, sur beau papier : 113,00 FF.

Le temps qui n'est plus, fait un poids dans la vie. Chez le poète, il demande, pour permettre de retrouver l'enfance originelle, d'être évoqué dans le silence sur la page blanche. Dans ses poèmes, Walther BELLOTTO chante pour mieux se retrouver, pour mieux se connaître, il chante la vie, l'aventure de la vie, la souffrance, l'amour. Sans complaisance pour les modes du temps, il demeure à travers la diversité des thèmes fidèle à lui-même. A la fois grave et souriant,

explosif et paisible, il est une sorte de troubadour secret qui interroge le modèle dont il est la manifestation.

Dans le Cahier n° 17, nous avons reproduit le poème « Passants » où Walther Bellotto nous disait que l'amour nous aidait à porter la douleur d'être passants. Oui, l'amour donne son sens à l'épreuve et nous permet de transcender le dualisme qui est partout dans notre vie. Il relie le soir au matin, le passé au présent, la peine et la joie, la désillusion à l'émerveillement. Cette oscillation, ce mouvement est particulièrement sensible dans un poème comme « L'aube amoureuse ».

J'ai vu le noir de la nuit dans l'œil de l'ouragan...
J'ai bu l'angoisse jusqu'au seuil de la mort...
comme toi je ne veux plus la mort pour aurore
tu me donnes la main dans l'angoisse d'être séparés...

Le poète nous fait le présent d'une vision de la vie qui fait appel en nous, dans la tempête de nos vies agitées, au calme des profondeurs, comme s'il se voyait vivre dans l'aventure, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Il a la délicate attention de nous écrire que l'Evangile selon Thomas et les Cahiers l'ont réconforté et soutenu dans l'élaboration de son œuvre. Celle-ci ne s'est pas cantonnée à l'expression poétique. Walther Bellotto a œuvré avec le graveur Maurice Flavion. Le texte et les eaux-fortes se rejoignent dans le dépouillement, la modestie et l'intériorisation. Le résultat, un beau livre qui prend place parmi les livres de bibliothèque de la meilleure tradition : papier, impression, mise en pages. Les caractères et les dessins sont sur les pages blanches, comme le « cèdre aux portes du désert ». Les limites s'effacent pour céder la place à la plénitude du Vide. Nous sommes reconnaissants au poète de nous avoir montré le chemin jusqu'aux portes du désert et de nous avoir aidé à prendre conscience que le Vide abolit le chemin - un chemin qu'il nous faut pourtant parcourir.

E. G.

LAUDIER (Jacqueline). — Les fils de la nuit. - Edité par l'auteur, 1979. - Prix : 15,00 F.

Il nous faudra un jour dire pourquoi l'Evangile selon Thomas attire spécialement les poètes. On les dit rêveurs ; ce reproche est injuste et il serait plus exact de dire qu'ils ont le sens du réel à un degré que ne connaissent pas les rationalistes. Ils intériorisent l'objet au point d'abolir toute distance avec le sujet. A leur manière et dans des limites qui varient suivant la qualité et l'intensité de la vision, ils font le deux Un, le poète, l'objet du poème et le poème étant fondus dans une unité, certes transitoire, mais réelle.

Dans le cadre de l'Association, nous nous en voudrions de ne pas mentionner « Les fils de la nuit » de Jacqueline Laudier. Dans une plaquette qui réunit une quarantaine de poèmes, l'auteur laisse à chaque page, dans chaque vers, rayonner son amour des êtres et des choses. Son attention aux êtres est d'abord attention bienveillante envers notre frère le corps :

« *cette chair qui fait vivre,*
qui est moi et qui n'est pas moi...
ce mécanisme étrange
qui n'est ni maître ni robot ».

A cette évocation, toute franciscaine, on pense au logion 29 et l'on s'émerveille de voir « comment cette grande richesse a habité cette pauvreté ».

En poursuivant la lecture des poèmes de Jacqueline Laudier, on découvre avec bonheur les trésors du cœur qui font que la bonté devient chant. A son tour, le chant devient révélation. Révélation de ce que nous sommes réellement et dont nous prenons conscience lorsque nous cessons de percevoir les choses contradictoirement. Grâce soit rendue au poète dont la vertu unificatrice fait fondre nos antinomies.

E. G.

N.B. - *Nous transmettrons à chacun des deux auteurs ci-dessus les commandes qui nous parviendront.*

La Rédaction

LE SAUX (Henri). — O.S.B. Swami Abhisiktananda. - Initiation à la spiritualité des Upanishads. « Vers l'autre rive ». - Sisteron. - Ed. Présence, 1979 (Le soleil dans le cœur. Collection dirigée par M. M. Davy).

En 1948, à 38 ans, le P. Henri Le Saux, répondant à l'appel de l'Inde, quittait son abbaye chrétienne pour fonder, avec le P. Montchanin, l'ashram de Shantivanam.

Une longue préparation, comportant notamment l'étude du sanskrit et du tamoul, avait précédé cette décision qui ne constituait pas une rupture avec le christianisme mais une tentative d'unir les deux traditions auxquelles il allait désormais consacrer son activité spirituelle. Dès janvier 1949, il rencontrait Shri Ramana Maharshi, en qui il reconnaissait son gourou, et subissait à son tour la fascination de la montagne sacrée d'Arunachala[1]. C'était là, suivant ses propres termes, « un appel qui déchirait tout »... Appel qui le conduisit, abandonnant l'ashram chrétien, à choisir la solitude d'un ermitage himalayen pour y connaître un passage bouleversant, de niveau en niveau, vers « l'engouffrement en l'expérience upanishadique d'advaïta ».

Pour un chrétien convaincu, de telles expériences ne peuvent que provoquer de dramatiques déchirements. Ce fut le cas du P. Le Saux qui, nous dit Mme Marie-Madeleine Davy, ne devait connaître qu'en 1973 l'Eveil définitif à la faveur d'une crise cardiaque. Il mourut dans la joie de l'Unité suprême ayant enfin atteint « l'autre rive ».

Il est permis de s'interroger sur de tels itinéraires, tant le passage du christianisme occidental aux traditions d'Extrême-Orient comporte de pièges et d'équivoques.

On ne peut toutefois, en lisant les textes ici réunis de celui qui voulut être en définitive le Swami Abhisiktananda, douter d'une aussi authentique vocation exprimée avec une ferveur bouleversante. Il faut se souvenir en effet que la rédaction de ces textes s'échelonne approximativement entre 1955 et 1973. On pourra s'étonner de constater que, dans un désir passionné d'œcuménisme, l'auteur s'attache tout d'abord à apporter à l'Inde la « connaissance » de Jésus. Comme si la spiritualité indienne appelait un complément... Comme si le Maharshi, parlant à ses visiteurs indiens leur langage, ne leur révélait pas la connaissance qu'il avait des Evangiles... Et comme si, au-delà de la dualité, la « personne » de Jésus, comme celle du Bouddha, ne devait pas disparaître dans l'absolu informel du Soi...

Ce n'était là, semble-t-il, qu'une étape. Au-delà des mots, au-delà de son appartenance à une Eglise institutionnelle, le Swami atteignant « l'autre rive », manifestait en fait le détachement et l'abandon de l'Eveillé à l'Absolu sans visage et sans nom. Nombreux sont, en fait, les passages où l'auteur juge sévèrement l'incompréhension et l'absurde sentiment de supériorité de l'Eglise chrétienne à l'égard de l'Inde.

Aux chrétiens désemparés attirés par la spiritualité de l'Advaïta-Vedanta mais craignant de perdre le réconfort sécurisant de leur foi (ce qu'il faut effectivement perdre), craignant également de descendre dans le puits de l'intériorité, ces textes fervents peuvent apporter un message efficace susceptible de les aider à réaliser l'indispensable et douloureux « lâcher prise ». Le texte intitulé : *Introduction aux upanishads anciennes* dont le vocabulaire fait l'objet in-fine, d'un utile glossaire, est particulièrement important dans la mesure où il préconise la « rupture de tous les nœuds du cœur », y compris, précise l'auteur, « la rupture de tous les liens sociaux ou religieux ». C'est assez dire que la vénération du Swami à l'égard de sa tradition ne freinait en rien son « engouffrement » dans l'Absolu...

P. S.

---

1. LE SAUX (H.). — *Souvenirs d'Arunachala.* - Paris, Ed. EPI, 1973.

POÉSIES

A Douglas

AVANT L'AUBE

Je suis
toutes
les fleurs
Je suis
tous
les parfums
Je suis l'AME en ce jardin
Je suis
tous
les oiseaux
et l'aube pâle
et le soleil couchant
Je suis la VIE sans fin
Je suis
sans forme
Je suis
toutes
les formes
Je suis
le chant
et le silence
Je suis
la fin
et le commencement
Je suis
Celui
qui Suis
Enfin !

Je ne suis
RIEN
Nul ne
peut
me voir
Je suis l'INVISIBLE
FACE
ETERNELLE
ce jour où
je suis RAVIE
Je suis
jaillissement
en plein
CIEL
phénix
renouvelé
la ROSE
sur la CROIX
MERVEILLEUSE
VACUITÉ
jamais NÉE
Nulle part
ne suis
et partout TROUVÉE
Je ne suis
Rien
qui
ne soit caché
Eblouissement
invisible
de
L'IMMORTALITÉ
Rien qu'on
ne puisse
dire
Rien qu'on ne
puisse
écrire
Depuis toujours
Je suis
debout
au fond
du temps
sans NOM
sans Forme
sans RIVAGE
D'un bout
du TEMPS
à l'AUTRE
je suis
RAVISSEMENT
je suis

Celui
qui Suis
Seul
je suis.

Andrée

L'EGO EN PROIE AU VERTIGE DU VIDE

L'ascension est dure
l'air se raréfie
dans son âpre désir de durer
l'ego prend peur
il est saisi de vertige.

Le soleil est au zénith
le bleu du ciel est immuable
le sourire répond à l'angoisse
la détente à la crispation
la béatitude à l'affolement

Les mots sont devenus risibles
dialogue de sourds ?
monologue de fou ?
surdité fugace
folie éphémère

Seul l'écho répond au cri
il n'y a rien à sauver
l'Unique évacue le deux
comme la lumière blanche
dissout les images

Le Vide n'est plus vertige
Tout à la fois lieu de départ
et lieu d'arrivée
il me rend à l'évidence
que je ne suis jamais parti

E. G.

NISARGADATTA

Nisargadatta est un sage hindou contemporain. Il est né à Bombay en 1897 d'une famille très pauvre. Il a été domestique puis s'est marié en 1924 et a tenu un petit magasin de cigarettes faites à la main, les « bidis ». Il eut un fils et trois filles. Lorsqu'ils eurent été élevés, Nisargadatta alla écouter un gourou. Le gourou lui plut, bien qu'il ne comprit rien à son enseignement. Il suivit simplement ses instructions sur la façon de méditer. Entre 1933 et 1936, il découvrit qu'il était le Tout.

Après une période de moine errant sur les routes, au cours de laquelle il mendiait sa subsistance, il revint à Bombay, reprenant la vente des cigarettes et parlant de son expérience. Quand son fils lui succéda, il demeura dans la même maison. Jamais il ne fréquenta les temples ni ne rendit visite aux saints, mais il garda et garde toujours une grande dévotion envers son gourou. Des gens du monde entier lui rendent visite et lui demandent conseil, il répond à tous. Certains de ses entretiens, sous le titre « I am that » ont été publiés en anglais par les Editions Chetana à Bombay. Le texte qui suit est extrait et traduit de cette version anglaise.

Comprenez que vous ne pouvez pas poser une question valable vous concernant, parce que vous ne savez pas de qui vous parlez ! Dans la question : « Qui suis-je ? », le « Je » est inconnu et la question peut être formulée : « Je ne sais pas ce que j'entends par " Je " ». Ce que vous êtes, c'est à vous de le découvrir. Je peux seulement vous dire ce que vous n'êtes pas. Vous n'êtes pas du monde, vous n'êtes même pas dans le monde. Le monde n'est pas, vous seul êtes. Vous créez le monde dans votre imagination comme un rêve. Comme vous ne pouvez pas séparer le rêve de vous-même, vous ne pouvez pas non plus avoir un monde extérieur, indépendant de vous-même. C'est vous qui êtes indépendant, pas le monde. N'ayez pas peur d'un monde que vous-même avez créé. Cessez de rechercher le bonheur et la réalité dans un rêve et vous vous réveillerez. Il est inutile de connaître tous les « pourquoi » et les « comment », les questions n'ont jamais de fin. Abandonnez tous désirs, gardez votre mental silencieux et vous découvrirez.

Entretien 87 de « I am that »
par Nisargadatta